

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

1939-1945 ...et le patrimoine viennois ?

(suite et fin)*

Résumé de la première partie

Les années de guerre et de l'Occupation n'ont pas affecté l'activité archéologique et les actions de sauvegarde du patrimoine viennois. Protection des sites viennois et restauration des monuments historiques, études et recherches poursuivies sur le théâtre romain, le cloître Saint-André-le-Bas et les collections de sculptures antiques du musée lapidaire, ont mobilisé autour de Jules Formigé, architecte en chef et inspecteur des Monuments historiques, et du conservateur des musées de Vienne, A. Vassy, des universitaires parisiens ou lyonnais. Des chantiers urbains (démolition de l'ancien hôpital, construction du nouveau pont sur le Rhône...) ont été accompagnés d'un suivi archéologique. De leur côté, les administrateurs de la Société des Amis de Vienne, à laquelle appartenaient la plupart des acteurs du patrimoine viennois, ont cherché, comme par le passé, à faire prévaloir leurs positions auprès des décideurs municipaux.

4. Les réseaux de J. Formigé

Jules Formigé, fort de tous ses travaux et chantiers en Provence et dans la vallée du Rhône, avait constitué un carnet de relations que sa notoriété n'avait fait que développer. Et à Vienne même la longue aventure de la découverte du théâtre romain et l'exploit de sa résurrection avaient guidé le faisceau des projecteurs sur ses acteurs, au cours des années 30. Il n'est pas surprenant alors que le patrimoine viennois ait pu profiter des réseaux de l'architecte en chef ; et tout cela malgré les difficultés de déplacement, car il n'était pas facile, même pour des motifs professionnels d'obtenir un laissez-passer (*Ausweis*) pour passer la ligne de démarcation. Albert Vassy et le patrimoine viennois purent retirer ainsi les bénéfices de l'intérêt communiqué en hauts lieux par l'architecte des Monuments historiques pour la cité des bords du Rhône. Des personnalités scientifiques et universitaires de premier plan trouvaient alors à Vienne les pièces utiles à leurs recherches ou leurs travaux. Le renom de Vienne dans le monde savant semblait alors atteindre un niveau qu'on ne lui connaît plus aujourd'hui en France.

a) Charles Picard, l'universitaire

Parmi les "mandarins" les plus influents, Charles Picard était un des amis de Jules Formigé ; son nom revient souvent dans la correspondance viennoise⁹⁸. Formigé servait d'intermédiaire pour faciliter les recherches que Picard conduisait en

* La numérotation des paragraphes, des notes et des figures suit celle de la première partie publiée dans le *Bulletin*, 2009, 4^e fascicule.

98 - Charles Picard (1888-1965). Ancien directeur de l'Ecole française d'Athènes, membre de l'Institut, directeur de l'Institut d'art et d'archéologie de Paris, spécialiste de la sculpture grecque.

s'intéressant à la tête du musée de Vienne rapportée au groupe statuaire d'Hermès porteur de Dionysos⁹⁹, à la statue de la *Fortuna-Tychè* dite "*Tutela*" dont le musée ne possédait alors que le moulage réalisé quelques années plus tôt avant la disparition de l'original. Vassy lui fournissait les clichés correspondants. En septembre 1943, c'est la venue même de Charles Picard, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui faisait l'objet d'un message de Formigé : Vassy devait tout faire pour faciliter le travail de son ami qui ne pouvait pas souffrir « W (il faut comprendre Wuilleumier) à Lyon » et l'aidait ainsi à le « battre en brèche¹⁰⁰ » ! Les temps difficiles que vivaient ces universitaires n'avaient en tout cas pas démodé l'usage des règlements de compte et des rivalités personnelles.

Dans les mêmes moments, Vassy fut aussi sollicité pour fournir des photographies nécessaires à la préparation d'un volume de suppléments au *Recueil des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine* d'Emile Espérandieu, préparation à laquelle s'employait Raymond Lantier, conservateur du musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye¹⁰¹.

Ces recherches historiques, qui mettaient en jeu les universitaires (parisiens ou lyonnais) et qui étaient engagées dans la précarité et les difficultés de la guerre, produisirent dans la plupart des cas leur fruit, mais plus tard, par des publications qui s'échelonnèrent dans les années d'après guerre. Et lorsque J. Formigé publia en 1949 une monographie sur *Le théâtre romain de Vienne*, on n'est pas surpris d'y retrouver Charles Picard comme préfacier.

C'est aussi pendant les années d'occupation allemande que les trésors de sculpture romaine du musée lapidaire de Vienne furent révélés dans toute leur richesse à un élève de Charles Picard, Ernest Will, alors jeune enseignant et archéologue, conduit à Lyon par les vicissitudes de sa carrière¹⁰². C'est dans de mauvaises conditions qu'il aborda « la vieille et charmante bâtisse de Saint-Pierre » et qu'il entama son catalogue qui devait se conclure en 1952 par la publication du recueil *La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne*. Plusieurs handicaps s'étaient accumulés pour lui et nuisaient à la gestion rigoureuse d'un inventaire. C'était d'abord les modalités matérielles de l'installation des collections, dans une église qui « fait office de dépôt d'antiquités plutôt que de salle d'exposition » ; « la place restreinte a condamné à des solutions de fortune souvent aussi peu propices à la mise en valeur de pièces exposées qu'à leur simple examen »¹⁰³. Les circonstances n'étaient pas des plus propices : le chercheur devait se heurter aux difficultés de

99 - Voir catalogue du *Nouvel Espérandieu*, I, *Vienne*, Paris, 2003, n° 9.

100 - Lettre de J. Formigé à A. Vassy, 17 septembre 1943 [Dossier Formigé, n° 208]. Sur P. Wuilleumier, voir ici p. 11, note 124 ; et dans le *Bulletin* 2009, 4, note 26 et p. 22, note 51.

101 - Lettre de R. Lantier à A. Vassy, 17 juin 1943, rappelant sa première commande du 17 octobre 1942, et relayant d'autres commandes de photographies de C. Picard (Hermès Dionysophore, la Caryatide du théâtre, les chapiteaux aux serpents) [Dossier Vassy].

102 - Ernest Will (1913–1997). Normalien, agrégé de lettres classiques en 1936, élève de l'École française d'Athènes en 1937, élève de Charles Picard ; dans les dernières années de la guerre, il fut assistant du doyen de la Faculté des Lettres de Lyon, l'archéologue Charles Dugas.

103 - E. Will, *La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne*, Vienne, 1952, p. 6, 7.

déplacement et d'ouverture et aux mesures restrictives d'accès aux collections dont certaines avaient bénéficié de mesures de protection. Cinquante ans plus tard E. Will gardait le souvenir de ces contraintes : « les communications avec Vienne n'étaient pas toujours faciles et sur place certaines pièces, mises sous clef au musée Saint-André-le-Bas [sic], m'ont été inaccessibles »¹⁰⁴.

Enfin l'influence de Ch. Picard apparaît comme déterminante en 1943-1944 lorsque fut envisagée la nomination d'un conservateur adjoint pour seconder A. Vassy, de plus en plus amoindri par la maladie. Formigé défendait naturellement la candidature de J. Ruf, l'ami, le collaborateur bénévole et le protégé de Vassy. Le président de la délégation spéciale avait reçu la lettre où, le 22 septembre 1943, J. Ruf faisait officiellement acte de candidature au poste d'adjoint de conservateur ; mais la commission des musées, réunie par P. Mattei le 20 novembre 1943, n'avait pas voulu s'engager pour l'avenir et procéder à la nomination d'un adjoint au conservateur. De son côté, à Paris, Charles Picard suivait l'affaire comme membre de la commission des Musées nationaux ; Formigé y avait d'ailleurs d'autres amis sur qui compter et faisait auprès d'eux du lobbying : Raymond Lantier, Albert Grenier¹⁰⁵, Alfred Merlin. De plus si Picard n'avait eu qu'à se féliciter du bon accueil de ses correspondants viennois¹⁰⁶, J. Formigé ne manquait pas, lui et quelques semaines plus tôt, de rappeler à l'ordre le conservateur des musées qui devait envoyer sans plus attendre des photographies que R. Lantier lui avait commandées [depuis octobre 1942 !] : « vous ne lui avez pas répondu et il est furieux... ». Et de lui rappeler que Lantier étant à la tête de la commission des musées, il pourrait alors être défavorable à la candidature de J. Ruf¹⁰⁷. Ruf comprit la leçon et s'empressa de satisfaire une demande de C. Picard : « c'est une bonne chose pour vous » lui accorda J. Formigé¹⁰⁸.

b) Paul Deschamps au musée des Monuments français

En 1928, J. Formigé et A. Vassy avaient remonté à sa place d'origine, sur le tympan du portail sud de l'église Saint-Pierre, le haut-relief roman de saint Pierre ; ils avaient aussi remplacé les deux chapiteaux de l'Orgueil/Humilité et de la Charité

104 - Lettre (2 mars 1992) d'E. Will à R. Lauxerois qui venait de lui annoncer le projet de réactualisation de son catalogue de la collection viennoise des sculptures antiques ; projet qui a abouti à la publication par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sous la direction d'Henri Lavagne, membre de l'Institut, du *Nouvel Espérandieu*, I, Vienne, Paris, 2003.

105 - R. Lantier, voir ici p. 4 ; A. Grenier, voir *BSAV* 2009, 4, p. 12 et n. 25. A. Merlin (1876-1965), ancien membre de l'École française de Rome, archéologue et épigraphiste était alors conservateur des Antiquités gréco-romaines du musée du Louvre.

106 - Lettre de J. Formigé à J. Ruf, 20 avril 1944 [Dossier Formigé, n° 221]. Cette lettre donne tous les conseils à Ruf pour sa candidature au poste d'adjoint au conservateur avec droit de succession. Un avis favorable de Vassy et un autre de M. Mattei, « le maire » (de la délégation spéciale) sont recommandés ; même des moyens de persuasion sont suggérés pour guider le choix, aux dépens des autres candidats : Paul Bresse, une jeune fille de Lyon, un jeune professeur élève de Jérôme Carcopino. Lettres de C. Picard à Vassy, 21 octobre 1943 et 3 ou 30 novembre 1943 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée].

107 - Lettre du 26 juillet 1943 [Dossier Formigé, n° 207].

108 - Lettre de J. Formigé à J. Ruf, 5 mai 1944 [Dossier Formigé, n° 224]. Le 8 mai il confirma la réception de la lettre du « maire ». Mais le 23 juin il annonçait à Ruf que Merlin lui faisait savoir que le dossier était incomplet [Dossier Formigé, n° 227].

sur les colonnettes qui encadrent la porte, mais en inversant l'ordre : les scènes figurées sur les corbeilles ne correspondaient plus aux inscriptions placées au-dessus. Considéré alors comme une œuvre remarquable de la sculpture monumentale du XII^e siècle, ce portail fut choisi par Paul Deschamps, conservateur du musée des Monuments français au Palais de Chaillot, pour y figurer dans la galerie consacrée à l'art roman ; d'où son projet d'en faire réaliser un moulage¹⁰⁹. Celui-ci devait être complété par une copie des deux personnages peints, qui encadrent le Prince des apôtres, aux détails malheureusement déjà très estompés ; mais la combinaison de la sculpture et de la peinture sur le tympan justifiait pleinement ce projet.

L'ensemble (haut-relief, colonnettes et chapiteaux) fut donc reproduit en conservant la disposition inversée des chapiteaux au-dessus des deux colonnettes encadrant la porte¹¹⁰. L'opération fut difficile et longue à mettre en œuvre ; les archives du musée des Monuments français en témoignent. Les crédits n'étaient pas encore ouverts, la commande de l'administration des Beaux-Arts n'était pas encore acquise, lorsque, en juin 1941, le peintre Georges Levieux-Lavallière fut pressenti pour faire le relevé à l'aquarelle des deux personnages du tympan ; il avait l'intention d'exécuter cette mission avant la mauvaise saison ;



Fig. 42 - Dessin restituant le tympan du portail sud de l'église Saint-Pierre (1894)
[©Archives Société des Amis de Vienne]

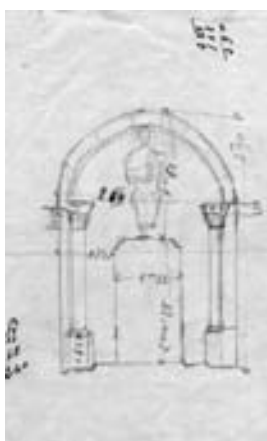


Fig. 43 - Croquis portant les mesures prises par A. Vassy et envoyées à P. Deschamps
[©Archives Musées de Vienne]



Fig. 44 - Portail sud de l'église Saint-Pierre : moulage et copie de peintures réalisés pour le musée des Monuments français en 1942
[©Cité de l'Architecture et du Patrimoine, Musée des Monuments français].

109 - Correspondance entre P. Deschamps et A. Vassy, le 6 novembre et le 24 novembre 1941 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée]. Le musée des Monuments français conserve également un dossier relatif à ces relevés et reproductions ; je remercie Emily Rawlinson, attachée de conservation du patrimoine au musée des Monuments français, qui m'en a fait connaître l'existence et le contenu.

110 - La correction ne fut réalisée sur l'original viennois qu'en 1959. La copie de l'œuvre viennoise est aujourd'hui encore exposée dans les galeries du musée des Monuments français (Cité de l'Architecture et du Patrimoine) dont la muséographie a été renouvelée ces dernières années ; la présence d'un décor peint sur le tympan a déterminé le choix de son lieu d'exposition dans la galerie des peintures murales [renseignement communiqué par Emily Rawlinson (échange de correspondances 2006-2009)].

habitant dans le Loiret, il s'était déjà, en début septembre, préoccupé des formalités pour disposer d'un laissez-passer, indispensable pour rejoindre Vienne, en zone non occupée. Deux mois plus tard, sur une carte de correspondance datée du 24 novembre, A. Vassy confirmait à Paul Deschamps les mesures du portail latéral de Saint-Pierre. Mais pour une raison inconnue, Lavallière se désista ; on le remplaça par un autre peintre, André Regnault. Pour le moulage des parties sculptées, c'est en fin décembre que l'entreprise Maupaté de Paris avait été soumissionnée par le Directeur des Musées Nationaux, qui en confiait la réalisation à René Barmann, chef-mouleur. Le montant de l'opération s'élevait à 18.000F ; mais celle-ci prit du retard, faute d'obtenir de laissez-passer pour Vienne ; le 31 janvier 1942 l'équipe des mouleurs n'avait pu encore quitter Paris. Le moulage fut cependant exécuté dans les semaines qui suivirent, sous la direction de René Maupaté ; et à la mi-juin 42, P. Deschamps était enfin en mesure de le faire installer dans les salles consacrées à la peinture murale de son musée, au voisinage des reproductions des peintures de Saint-Savin ou de Brioude¹¹¹.



Fig. 45 - Le bas-côté nord de l'église Saint-Pierre, à la fin du XIX^e siècle ; on distingue à droite les restes de la peinture murale, sous l'arcature.

[© Photo E. Duchemin, Bibliothèques municipales de Grenoble, fonds dauphinois]



Fig. 46 - La tête de saint Jean : relevé réalisé au XIX^e siècle, lors des travaux de restauration de l'église.
[© Collection Société des Amis de Vienne]



Fig. 47 - La peinture a été restituée et transposée sur panneau cellulaire en bois en 1964-1966.

[photographie Musées de Vienne].

111 – Attestation de la mission de R. Barmann à Vienne, du 13 décembre 1941 ; correspondances de janvier 1942 entre le musée des Monuments français et le Secrétaire général des Beaux-Arts ; [Archives, musée des Monuments français].

P. Deschamps, qui connaissait les autres éléments de décors peints de l'église Saint-Pierre, avait aussi retenu l'idée de faire copier la peinture du « grand personnage qui est à l'intérieur sur le mur nord » (identifié traditionnellement comme une représentation de saint Jean l'Évangéliste ; une inscription peinte le désigne semble-t-il comme Jean d'Ephèse). Ce travail de reproduction fut commandé à Pierre Valade, « artiste peintre à Paris », sur devis de 9000F daté du 10 août 1943 ; celui-ci annonça, le 1er octobre à A. Vassy son intention de venir sans retard à Vienne¹¹². Le 14 octobre, il s'y trouvait en effet déjà et à l'œuvre ; on espérait que le 21 il pourrait être revenu à Paris, au musée des Monuments français avec sa copie exécutée à grandeur de l'original.

Dix ans après la fin de la guerre, en 1955, Lucien Hussel, maire de Vienne, voulut-il disposer, pour le musée lapidaire Saint-Pierre, des copies des deux relevés des peintures de 1942 et 1943 ? un courrier de Marc Thibout, alors conservateur au musée des Monuments français, nous apprend en effet qu'on ne pouvait songer à reproduire la peinture du tympan ; elle était en trop mauvais état : « nous mêmes avons été déçus et tout l'intérêt aussi bien à Vienne que dans notre musée demeure maintenant dans la seule sculpture » ; pourtant depuis 1942 le musée parisien exposait la reproduction du portail viennois, peintures comprises ! Au contraire, il était possible au maire de Vienne, pour 45.000F, de faire copier sur toile la grande figure de saint Jean, sans compter les frais du transport à Vienne¹¹³. Le sauvetage de cette fresque, transférée sur panneau de bois par l'atelier Sorbets-De Christen, ne fut réalisé qu'en 1964-1966.

c) Maurice Burrus, le mécène

Jules Formigé eut aussi le mérite d'avoir compté parmi ses amis le député alsacien Maurice Burrus qu'il introduisit dans le circuit viennois ; son nom était indissolublement attaché aux fouilles de Vaison-la-Romaine depuis 1925. L'homme, issu d'une famille richissime d'industriels du tabac, s'était fait connaître dans la vallée du Rhône par son mécénat actif pour la valorisation du site archéologique voconce¹¹⁴. Son engagement et son investissement personnel et financier pour Vienne avaient précédé de quelques mois le déclenchement de la guerre.

Ce fut la découverte, à la fin de 1938, d'une mosaïque¹¹⁵, sur la rive droite du Rhône, à Sainte-Colombe, qui fut l'événement déclencheur, ainsi que la

112 - Lettre de Pierre Valade à Albert Vassy, 1^{er} octobre 1943 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée].

113 - Lettre de M. Thibout à L. Hussel, 3 octobre 1955 [dossier Fouilles / Divers]. La Société des Amis de Vienne conserve un relevé sur calque, à l'échelle 1/1 de cette peinture, ainsi que des copies réduites partielles. De même on trouve aux musées de Vienne une copie réduite à l'encre et aquarelle. Ces documents appartiennent à la documentation constituée à la fin du XIX^e siècle, lors de la dernière phase des travaux de restauration de l'église.

114 - Maurice Burrus, (Sainte-Croix-aux-Mines, 1882-1959) ; sa participation généreuse à la reconstruction-restauration du théâtre de Vaison (sous la responsabilité de J. Formigé entre 1932-1934), et aux fouilles de l'habitat romain sur la colline de Puymy a influencé durablement le développement de la ville de Vaison.

115 - Il s'agit de la mosaïque du *Recueil général des mosaïques de la Gaule*, Paris, 1981, III, 2, n° 335, trouvée à Sainte-Colombe, chemin des Petits Jardins et dans la propriété Chaize. Aux sources consultées par l'auteur du *Recueil*, Janine Lancha, on ajoutera d'autres pièces viennoises (correspondances entre Vassy et Burrus, devis d'entrepreneur et de restaurateur, factures pour les travaux de déblaiement, pour les travaux préparatoires à la dépose) contenues dans le dossier "Mosaïque de Sainte-Colombe, janvier 1939" [Fouilles / Divers].



Fig. 48 - Portrait de Maurice Burrus.
[Cliché Ville de Vaison-la-Romaine]



Fig. 49 - Carte de visite de M. Burrus adressée à A. Vassy.
[Musées de Vienne]



Fig. 50 - La mosaïque de Sainte-Colombe.
[Photographie, Musées de Vienne]

découverte de la tête en bronze dans le Rhône : « La tête est d'une très belle venue et bien expressive ; vous avez fait là, je crois une belle découverte »¹¹⁶. Le dégage- ment de la mosaïque et sa dépose (en 77 fragments) se déroulèrent au cours des deux premiers mois de 1939, après un arrangement avec la mairie de Sainte-Colombe qui recevait en contre-partie 200F pour les pauvres de la commune. Burrus ne se contentait pas d'être un bailleur de fonds ; il ne s'agissait pas pour lui de soutenir de loin les opérations archéologiques déclenchées par A. Vassy. Ses déplacements à Vienne témoignent de l'intérêt personnel qu'il portait aussi au terrain lui-même ; ils sont évoqués dans ses échanges épistolaires, où l'on mesure bien évidemment combien les aléas de cette période entravaient liberté de déplacements et mobilité. En août 1943, Maurice Burrus avait eu une chambre retenue pour les 24 et 25, à l'hôtel du Nord où il allait peut-être croiser J. Formigé pour lequel une chambre avait été également retenue, car celui-ci était invité, le 27 août, à la « petite manifestation chez Point avec le nouveau président de la délégation spéciale », le capitaine Pierre Mattei¹¹⁷.

116 - Voir dans la première partie, *BSAV*, 2009, 4 p. 22-23.

117 - Minute de lettres d'A. Vassy, le 21 août 1943 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée]. L'hôtel du Nord avait été plusieurs fois réquisitionné par les Allemands puis les Italiens : d'abord en juin 1940 lors de la première et éphémère occupation allemande de Vienne, puis à partir de décembre 1942, comme siège de la Kommandantur (état-major local de l'armée allemande) ; ce fut ensuite au tour des Italiens en juin 1943. Après le 8 août 1943, à la fin de l'occupation italienne, Vienne étant réinté- grée dans la zone allemande, les Allemands réquisitionnèrent alors l'hôtel de la Poste, obligeant Vassy à retenir pour ses hôtes des chambres à l'hôtel du Nord, place de Miremont.

Burrus aurait voulu aussi se réserver « le droit d'enlever cette mosaïque » à l'été 39, ce qui était sans tenir compte du caractère d'urgence de la dépose, imposée par des opérations locales de voirie et la pose de colonnes d'adduction d'eau. Il ne s'arrêtait pas à la question de la dépose, mais allait jusqu'à anticiper sur le sort et le partage des collections : à Vienne « les belles pièces » tandis que les « pièces courantes » seraient relevées pour être envoyées à Vaison ! Dans le même temps, il réglait à Vassy la somme correspondant à l'achat d'une vitrine pour le musée¹¹⁸. La dépose de la mosaïque achevée, Burrus précisait ses choix en matière de restauration : ne pas inventer là où il y avait des lacunes ; dans le remplissage des carrés, y laisser apparaître le ciment ; la restitution se limiterait donc aux parties linéaires, en utilisant les petits cubes qui avaient été récupérés¹¹⁹. Ces prescriptions étaient évidemment légitimées par ses dons en argent : une première somme de 5.000F, puis 10.000F, constituant le premier apport de Burrus (pour une première estimation des dépenses s'élevant alors à 22.530F). En octobre 1939, quelques semaines après la déclaration de guerre, Burrus s'inquiéta du sort du chèque de règlement qu'il avait envoyé sur Nancy. Le chèque ayant été endossé par un de ses débiteurs, il n'avait pu être encaissé par la Trésorerie municipale ; il y fut remédié plus tard, en octobre 1941 par l'envoi d'un autre chèque, qui sera effectivement reçu une semaine après¹²⁰.

N'est-il pas fâcheux aujourd'hui que la Ville de Vienne ou le musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal/Vienne où la mosaïque a été mise en dépôt n'aient pas exposé un témoignage public de reconnaissance et de gratitude envers son mécène ? Dans l'ancien musée lapidaire, un cartel désignait autrefois la mosaïque du chemin des Petits Jardins comme « mosaïque Burrus » ; c'était un moyen peu coûteux pour pérenniser son souvenir. Depuis, les panneaux restaurés du pavement ont été transférés dans les réserves de l'atelier de restauration de mosaïques où ils attendent depuis près de 20 ans, d'être à nouveau montrés au public¹²¹.

118 - Pour la régler, un chèque de 2500F, complété par 700F en billets, a été envoyé à Vassy, de Sainte-Croix-aux-Mines, le 28 août 1939. – La vitrine offerte par Burrus était destinée à la présentation des bénitiers en faïence (don Claudius Guy) [A. Vassy, « Nos musées », *Pages viennoises*, 5^e, juillet 1939, p. 15.

119 - Lettre de M. Burrus à A. Vassy, 31 mars 1939 [Fouilles / Divers, Mosaïque de Sainte-Colombe, 1939]. Dès la première quinzaine de juillet 1939 la mosaïque fut installée au musée Saint-Pierre, dans la nef principale. En 1987 elle fit partie des pavements que la Ville de Vienne mit en dépôt au musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal – Vienne. Au cours du transfert des plaques anciennes sur des panneaux en nid d'abeille, Evelyne Chantreaux (directrice de l'Atelier interdépartemental de restauration des mosaïques de Saint-Romain-en-Gal) a pu constater, dans les années 1990, qu'en réalité le pavement avait été considérablement restauré (information communiquée par E. Chantreaux).

120 - Dossier Mosaïque de Sainte-Colombe, 1939 [Fouilles / Divers] ; minute de lettres de A. Vassy, le 20 octobre, le 27 octobre 1941 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée]. Était-ce un autre versement que celui signalé par Vassy, le 26 octobre 1941, et s'élevant à 30.000 F, envoyé par chèque en réponse aux rapports et photos qu'il venait d'adresser à M. Burrus ? – d'après une minute de lettre d'A. Vassy à son ami Pierre Pontal, membre de Rhodania, philatéliste comme Vassy et Burrus lui-même, résidant à Pont-Saint-Espirit, le 26 octobre 1941 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée].

121 - S'appuyant sur l'exemple incomparable de Maurice Burrus, la Ville de Vaison-la-Romaine et sa ville jumelle de Martigny (Valais) ont organisé du 18 au 20 septembre dernier un colloque sur la pratique du mécénat : « Regards croisés sur le mécénat en archéologie », occasion de célébrer deux personnalités qui par leurs actes de mécénat ont influé avec bonheur sur le destin de leur cité respective : Maurice Burrus et Léonard Gianadda.

Il est vrai que c'est une tendance assez générale dans les musées : l'oubli dans lequel tombent leurs bienfaiteurs, l'ingratitude des institutions publiques à leur égard...

Maurice Burrus ne dissimulait pas ses opinions, qu'elles concernent l'intérêt d'un chantier de fouilles, ou bien le développement des musées. Faisant allusion, semble-t-il, aux travaux de déblaiement de l'ancien hôpital, il affirmait, un peu hâtivement, dans sa lettre du 28 août 1939 déjà citée : « le terrain à fouiller n'est pas extrêmement intéressant ». Et c'est encore dans le même courrier qu'il évoquait les collections du musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, n'hésitant pas à stigmatiser les « peintures atroces de 1890-1900 qui l'encombrent » et qui constituaient plutôt un handicap : « le musée a besoin d'être entièrement réorganisé... (ces peintures) constituent moins un enrichissement qu'un enlaidissement considérable » ; il n'y avait qu'une solution : s'en débarrasser¹²². On ne peut dire quelle fut, à la suite de ces remarques, la réaction du conservateur !

5. La visite officielle d'un représentant de l'État français

Les chantiers et monuments historiques de Vienne reçurent au début de l'année 42 la visite de Louis Hautecoeur, secrétaire général aux Beaux-Arts, membre du gouvernement de l'amiral Darlan, sous les ordres de l'historien Jérôme Carcopino, alors secrétaire d'Etat de l'Éducation nationale et à la Jeunesse¹²³.

Cette visite avait d'abord été annoncée à A. Vassy par J. Formigé qui prenait soin de préciser : « en compagnie de M. Wuilleumier¹²⁴ suivant le désir formel du ministre » [c'est-à-dire de J. Carcopino]. Cette insistance et cette notation sont loin d'être indifférentes ; en effet, et on l'a entrevu plus haut, J. Formigé ne cesse d'égratigner Wuilleumier dans sa correspondance et laisse transparaître des rapports peu amènes entre eux. Ils ne pouvaient pourtant s'éviter car leurs fonctions respectives pour l'archéologie et les Monuments historiques les amenaient à devoir se rencontrer sur les chantiers viennois¹²⁵. La visite officielle eut lieu le 23 janvier 1942 malgré le grand froid hivernal qui la rendit plus simple et plus hâtive ; elle se prolongea par un détour à la mairie où L. Hautecoeur, en historien de l'art classique, ne put que s'intéresser au décor peint du cabinet du secrétariat général (actuel bureau du maire).

122 - Ces propositions tranchantes étaient adressées à Vassy, le 28 août 1939 - Dossier mosaïque de Sainte-Colombe [Fouilles/Divers].

123 - Historien de l'art, spécialiste du XVII^e siècle, Louis Hautecoeur fut sous le gouvernement de Vichy l'auteur de la loi du 13 août 1941 précisant le statut des conservateurs de musées, et en 1943 de la loi sur les abords des Monuments historiques. C'est son administration qui dut établir la liste des œuvres en métal qui devaient être fondues pour les besoins de guerre allemands.

124 - Pierre Wuilleumier (1904-1979), épigraphiste et archéologue, professeur à la chaire d'Antiquités nationales à la Faculté des lettres de Lyon depuis 1933 ; responsable de la fouille du théâtre romain de Lyon à partir de 1940 ; correspondant régional de la commission des Monuments historiques, puis à partir de 1945 directeur de circonscription archéologique à Lyon. En 1947 il participa avec J. Formigé à la publication collective du premier catalogue du musée installé au cloître de Saint-André-le-Bas : *Le cloître de Saint-André-le-Bas à Vienne*. – Voir plus haut BSAV, 2009, 4, p. 22, 24.

125 - Carte postale du 25 décembre 1941 ; lettre de J. Formigé à J. Ruf, 14 novembre 1945 [Dossier Formigé n° 203, 246].

Le maire, lui ayant proposé de revenir à Vienne présider une cérémonie spéciale, on songea à la saison théâtrale de l'été, qui avait pour cadre le théâtre romain récemment dégagé ; l'idée plut semble-t-il à L. Hautecoeur qui acquiesça « et donna sa promesse ». La Ville tint promesse et inscrivit la programmation de l'été suivant sous le haut patronage du Secrétaire général aux Beaux-Arts.

6. Spectacles et vie culturelle

Au hasard des pièces épistolaires et des documents qui nous ont servi à prendre la mesure des actions en faveur du patrimoine, est apparue en filigrane la vie culturelle à Vienne entre 1939 et 1945. Ce pourrait être le point d'amorce d'une autre enquête qu'il faudrait mener à partir des souvenirs de contemporains, des archives publiques et privées, des reportages de photographes viennois, sans omettre la presse locale et régionale. La guerre n'avait pas mis sous le boisseau l'activité culturelle qui tira profit du regain du spectacle vivant et de la politique de décentralisation théâtrale régionale pratiquée par l'État français. Depuis l'été 1938, le théâtre romain en était devenu, à côté de l'ancien théâtre municipal, un nouvel emblème ; dès juillet 1939 on y avait donné – étrange paradoxe historique - la tragédie grecque d'Aristophane, *La Paix*, sous la présidence d'Edouard Herriot, maire de Lyon et Président de la Chambre des Députés. Les capacités et possibilités techniques du théâtre faisaient leur preuve et confirmaient qu'il était apte à être utilisé comme lieu de spectacle saisonnier pour les plus grandes productions lyriques ou dramatiques. Des saisons théâtrales et d'art lyrique y furent donc programmées, malgré les événements, malgré les difficultés à correspondre ou, pour les artistes et comédiens, à franchir la ligne de démarcation.



Fig. 51 - Première page du *Moniteur viennois* annonçant la représentation de la tragédie de Corneille (7 août 1943) [Collection privée]

On put alors s'assurer la participation des grands noms de l'Opéra ou de la Comédie-Française, car parmi leurs artistes ou comédiens il y en avait qui préféraient venir se produire en zone libre. Ainsi en 1941, le jour de l'inauguration du musée d'Art chrétien, l'opéra de *Mireille* fut proposé, le 13 juillet, par le Comité artistique présidé par le Docteur Trénel. Et en août, outre *Carmen*, fut donné l'oratorio de Paul Claudel, *Jeanne d'Arc au bûcher*, mis en musique par Arthur Honegger ; il fit impression par l'aspect grandiose de sa réalisation, les effets de lumière et de machineries¹²⁶. Le spectacle, prévu en tournée, avait été monté au début de l'année 1941, comme « chantier orchestral » sous les auspices du Commissariat à la lutte contre le chômage dans la zone sud ; il mobilisait « 230 chômeurs, composé de choristes, acteurs et figurants, ainsi que d'un orchestre de 150 musiciens, dirigé par Hubert d'Auriol. S'y associe le nouvel instrument à ondes, de Ginette Martenot. Les costumes et les décors sont l'œuvre des chômeuses de Lyon, réunies à la Maison de la chômeuse sous la direction de Bertie Albrecht »¹²⁷. Cette création, dont Vienne bénéficia après la première du 9 juillet, fut présentée ensuite dans plus de 40 villes, au cours d'une tournée en France non occupée ; ce fut un succès, préludant à sa création parisienne en mai 1943. L'année suivante, en juillet-août 1942, la saison viennoise fut placée sous le patronage de Louis Hauteceur, secrétaire général aux Beaux-Arts qui avait visité Vienne en janvier. Une brochure de 20 pages fut éditée pour présenter les trois galas, sans y inscrire le mot programme, car on ne pouvait, réglementairement, en éditer un de plus de deux pages¹²⁸. Pour la représentation de *L'Arlésienne* d'Alphonse Daudet, le 18 juillet, on disposa encore du matériel du Commissariat à la lutte contre le chômage. Dans le cadre du centenaire de la naissance du stéphanois Jules Massenet, on donna son opéra *Hérodiade* ; le 14 août la tragédie *Phèdre* de Racine clôtura ce cycle avec un spectacle de ballets. En 1943 étaient programmés une tragédie de Corneille, *Polyeucte*, et l'opéra biblique *Samson et Dalila* de Camille Saint-Saëns.

Dans le domaine artistique proprement dit, les peintres viennois continuaient à se donner à voir dans des galeries, comme la galerie Fargeot¹²⁹. La recherche historique, au-delà des travaux archéologiques, fut, elle, illustrée, au cours de ces années, par un grand et exceptionnel projet éditorial, lancé en 1943 : il devait produire, en 1947, l'ouvrage collectif *Vienne en France*, écrit et illustré par des Viennois, et proposant des contributions très éclectiques sur l'histoire politique, économique et culturelle de Vienne.

126 - Jean Bouvard, *Dans ma sous-préfecture. Journal d'un journaliste*, Lyon, M. Audin, 1946, p. 49-50.

127 - Ce Commissariat, créé en octobre 1940, dépendait du ministère du Travail du gouvernement de Vichy ; son rôle était d'aider les centaines de milliers de chômeurs (dont les étrangers, les juifs) à retrouver un emploi, par reclassement professionnel. Voir plus particulièrement : Marie-Antoinette Maux-Robert, « Le commissariat à la lutte contre le chômage en zone sud », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, 2002/2, n° 206, p. 121-146.

128 - D'après J. Bouvard, *Dans ma sous-préfecture...*, p. 55. L'auteur y évoque aussi les sueurs froides éprouvées par les organisateurs contraints de remplacer, pour la soirée d'*Hérodiade*, et au pied levé, le ténor Verdière qui n'avait pu traverser la ligne de démarcation.

129 - SAV - *Délibérations*, 5 avril 1943.

Enfin, même en temps de guerre, la réputation du restaurant de Fernand Point parvint à se maintenir et l'établissement continuait à faire partie du paysage viennois. On le constate encore incidemment dans les lignes des courriers envoyés par Vassy et Formigé. Le protocole des visites officielles de personnalités extérieures paraît intangible : le détour au restaurant de la Pyramide faisait partie d'un rituel, il était intouchable, sauf quand l'établissement dut fermer six mois, ce qui chagrina un peu A. Vassy¹³⁰. La guerre et ses restrictions rendaient encore plus sacrés les repas chez Point, lorsqu'on accompagnait ses hôtes de passage, ou bien lorsqu'on y était invité – par exemple le 27 août 1943 – pour célébrer la récente nomination du capitaine Mattei à la tête de la délégation spéciale (7 juin).

7. Dans l'ombre, des projets...

Dans l'exaltation des premiers cycles de représentations au théâtre romain, un des plus anciens programmes (1941) concluait, sans faire aucune allusion explicite aux circonstances :

« Alors ! qu'importent les longueurs, les hauteurs, le nombre possible de spectateurs, et les mots savants, et les cunei, et le pulpitum et les vomitoires... Le théâtre est tout à la vie et à la gaieté ».

« Les visages, les chapeaux, les robes, les cravates, les chaussures même, tout ce qui dans la foule pressée aux portes faisait gris et quelconque, s'allume et s'oppose, on parle et bouge, dans une incompréhensible éclosion de couleurs ».

La morosité de la situation était masquée par le lyrisme des sensations. Elle n'empêcha pas non plus de se projeter dans l'avenir. Le comité de la bibliothèque, réuni le 13 février 1941, débattait sur la nécessité de donner plus d'ampleur au musée de Vienne [le musée des peintures et d'archéologie] qui souffrait d'être à l'étroit ; faute de place, dans la salle principale, on avait surchargé de tableaux les murs, de bas en haut ; les œuvres graphiques n'étaient pas exposées ; il aurait fallu les présenter sur des tourniquets. Et puis « il serait à souhaiter que l'on puisse conserver au musée les salles de l'actuelle bibliothèque dont les collections seraient placées au rez-de-chaussée, si la salle des fêtes pouvait être transférée ailleurs ». Au retour de Lucien Hussel, la même question refit surface : la place commençait à manquer pour le musée, qui était obligé de confier certaines peintures et sculptures à la bibliothèque qui était aussi à l'étroit. De là à sortir de grands projets, il n'y avait qu'un pas : « démolition du palais Miremont », et transfert du musée et de la bibliothèque, dans de nouveaux locaux à construire, entre la rue Jacquier et le jardin de l'ancien hôpital dont il faudrait respecter la fontaine¹³¹. Ce n'est pas ce chemin qui fut suivi ultérieurement : il y eut le jardin de Cybèle, et l'ancienne halle de la place de Miremont n'a pas été sacrifiée : musée et bibliothèque y coexistent encore, pour peu de temps !

130 - Minute de lettre, A. Vassy à son ami Pierre Pontal, 26 octobre 1941 [Correspondance 1940-1946. Administration de la Bibliothèque et du Musée]. S'agissait-il de la même sanction dont J. Bouvard, dans *De Vienne... et d'ailleurs*, 1987, p. 19-26 fait état : une fermeture de 6 mois, d'ordre administratif et judiciaire, imposée par le gouvernement de Vichy, mais en octobre 1940 (?) ; du même, *Dans ma sous-préfecture*, 1946, p. 45-46.
131 - Voir les *Délibérations du Comité de la Bibliothèque*, o. l, p. 22 (réunion du 13 février 1941), p. 33-34 (réunion du 2 décembre 1944).

Postface : l'hommage à Albert Vassy

Le 26 juillet 1945 les funérailles d'Albert Vassy concluaient une vie donnée au patrimoine viennois. *La Tribune de Vienne* pouvait légitimement titrer dans son deuxième numéro : « La disparition d'un Viennois qui a bien mérité de sa ville ». Son œuvre lui a survécu, en particulier « notre théâtre romain que sa ténacité et son adresse nous ont restitué dans la grandiose magnificence qui s'en dégage » - nul aujourd'hui ne pourrait démentir cet éloge. Et les musées de Vienne lui doivent d'avoir fait connaître leurs richesses par des publications, des aménagements muséographiques dont l'empreinte subsiste encore, dans leurs trois sites (cloître roman, église Saint-Pierre, musée des Beaux-Arts et d'Archéologie) ; ils lui doivent aussi l'enrichissement de leurs collections, par le biais de ses dons et du résultat de ses recherches archéologiques : faïences, pots de pharmacie, monnaies antiques et médiévales, mosaïque romaine, mobilier archéologique (lampes de terre cuite, amphores, verres, clés antiques...), sculpture.



Fig. 52 - *La Tribune de Vienne*, quelques mois après la fin de la guerre, revient dans son deuxième numéro (édition du 29 septembre 1945) sur le décès d'A. Vassy survenu en juillet 1945.

[© Musées de Vienne avec l'autorisation de la Bibliothèque Municipale de Vienne]



Fig. 53 - Plaque de rue,
à l'entrée du square Albert-Vassy.
[Cliché R. Lauxerois]

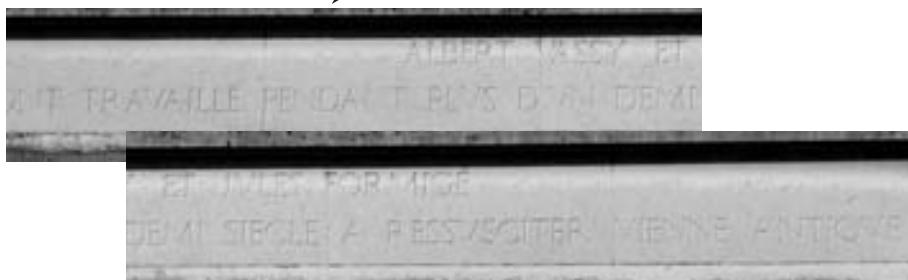


Fig. 54 - À l'entrée du square Albert-Vassy, la frise du portique porte une inscription sur deux lignes, en caractères romains monumentaux : « *Albert Vassy et Jules Formigé / ont travaillé pendant plus d'un demi siècle à ressusciter Vienne* ». Cet hommage épigraphique n'est visible que de l'intérieur du jardin archéologique de Cybèle ; il n'a malheureusement pas bénéficié d'un affichage plus ostentatoire sur la rue Ponsard. Il est regrettable que la gravure de cette inscription et des suivantes ne soit pas aujourd'hui renforcée par de la couleur. [Clichés R. Lauxerois]

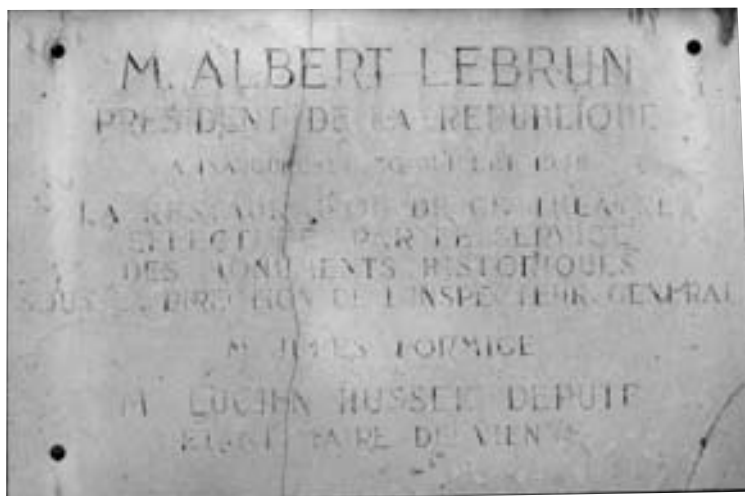


Fig. 55 - Plaque commémorant l'inauguration de la restauration du théâtre romain
et placée à l'extrémité sud de la cavea [Cliché R. Lauxerois]



Fig. 56-57 - Plaques installées dans le cloître Saint-André-le-Bas : l'une commémore l'inauguration du 30 juillet 1938 par le président de la République A. Lebrun ; l'autre rappelle l'intervention de la Société des Amis de Vienne pour la restauration du monument.
[Clichés R. Lauxerois, Musées de Vienne]

Notes complémentaires.

– Fouilles, recherches archéologiques, travaux de restauration, dont l'évocation a été faite dans la première partie de cette étude, avaient mobilisé une entreprise viennoise de travaux publics plusieurs fois citée dans les correspondances de J. Formigé : celle d'Alfred Lagnier qui eut toute la confiance d'Albert Vassy, depuis 1922, puis celle de Joannès Ruf, après la guerre. A. Lagnier fut récompensé en 1960 par le grade de chevalier dans l'ordre des Palmes académiques, distinction qui sanctionnait une sollicitude constante pour les vestiges archéologiques à découvrir ou consolider. Il prit sa retraite en 1965, laissant le flambeau à son successeur Crémona.

– La guerre a été la cause, dès son déclenchement en septembre 1939, d'un premier dommage que subirent les musées de Vienne : la perte d'un tuyau de plomb de 25cm de long et portant l'estampille du plombier viennois Marcus Annius Firminus. L'objet, découvert à Sainte-Colombe en 1898, et acquis par le musée en novembre de la même année [inventaire n°911], avait été prêté par A. Vassy, pour une exposition sur l'eau organisée à Liège, exposition prévue de mai à novembre 1939. Mais en septembre les organisateurs belges furent contraints de la fermer de façon anticipée ; et sans doute la précipitation fut, malgré les précautions prises, à l'origine de la perte survenue à Liège même [Musées de Vienne, "Vols, disparitions" ; annotation manuscrite par A. Vassy sur un exemplaire de son tiré-à-part « Découverte de deux estampilles de plombiers romains et estampilles du musée de Vienne », *Rhodania, Congrès d'Orange, Vaison-la-Romaine, 1934*, Vienne, 1936.]

Les établissements religieux à Vienne et à Sainte-Colombe aux XVII^e et XVIII^e siècles*

I - Le couvent des franciscains à Sainte-Colombe

Dans la deuxième moitié du XVII^e siècle, un chantier important s'ouvre à Sainte-Colombe : jusqu'alors les franciscains (dits aussi cordeliers) vivaient dans des bâtiments qui menaçaient ruine ; ils louent pendant deux ans une petite maison, le temps de consolider un logement et de poser aussi le toit sur le chœur de l'église. L'église, réduite au chœur de l'ancien édifice cultuel, était pitoyable ; Nicolas Chorier la décrit en 1658 : « *la voûte du chœur ne promet pas de résister longtemps aux rudes secousses que les fréquents débordements du Rhône lui ont donnés depuis quelques années* ». Le quai ne protège guère l'église, d'autant plus que les barques la frôlent sans cesse. Mais les cordeliers ont recours à la générosité de Louis XIV, qui leur accorde 24 000 livres à prendre sur le produit de l'imposition des marchandises qui traversent le Rhône entre Vienne et Sainte-Colombe ; heureux de cette promesse les frères demandent l'aide d'architecte et l'intendant de la généralité de Lyon approuve leur conduite mais ils doivent partager cette manne avec les bénédictins de Sainte-Colombe. Les consuls de Vienne s'insurgent alors contre cette « *malice* » franciscaine ; c'était un véritable détournement des fonds, empêchant la réfection du pont du Rhône dont l'état était lamentable.

Le contrat de reconstruction de l'église est signé le 3 mars 1663 ; c'est un maître-charpentier viennois, Jean Rochette, qui commande les travaux. L'église est bénite en 1681 et consacrée à saint François d'Assise, en 1725.

On s'attèle à la reconstruction du cloître, après 1676 ; mais les frères oubliant leur vœu de pauvreté désirent un cloître vaste ; effectivement l'argent ne fait pas défaut et on ne lésine pas sur les matériaux. Les solides piliers, sur lesquels s'appuient les arcades des galeries, sont en pierre ; cette impression de solidité est encore renforcée par les petits contreforts extérieurs, et les quatre galeries sont couvertes par des voûtes d'arêtes. Les appartements ne longent le cloître que sur deux côtés, au nord et à l'est. Au rez-de-chaussée : le réfectoire, la cuisine avec son grand manteau de pierre (elle servait encore récemment de cuisine à l'Institution Robin), un salon qui jouxte cette salle (servant de salle à manger des professeurs), puis des chambres pour les domestiques, des caves, un bûcher et un cellier avec son pressoir.

* - Cet article complète celui paru dans le *Bulletin*, n° 97, 2002, fasc. 2, du même auteur.

1 - À saint Antoine de Padoue [N.D.L.R.].



L'église et le cloître des Cordeliers. [Photo R. Lauxerois]

Au dessus de ce rez-de-chaussée, il y a un seul étage auquel on accède par un escalier en pierre, escalier qui n'a pas été modifié ; ses deux volées, séparées par un mur d'échiffre, conduisent toujours au premier étage, qui comporte « *un dortoir de 164 pieds de long sur 10 de large où sont construits dix huit chambres dont sept ont une cheminée* ». Ces chambres sont chichement meublées ; les frères n'en occupent que cinq d'entre elles, meublées d'un lit, on ne compte que quatre commodes, un seul secrétaire, une vieille tapisserie « très antique », quelques chaises et tables, et des rideaux aux fenêtres en voile bien usé ; tout cela rappelle combien les cordeliers respectent la règle de pauvreté que pourraient contredire les dimensions du bâtiment, ; et nous sommes loin des tables de jeux, de la vaisselle de faïence aux assiettes à bords festonnés des jacobins. Les autres chambres ne sont pas inoccupées car elles sont en louage à des pensionnaires à l'esprit parfois un peu faible. Dans ce couvent n'entre pas qui veut ; il y a une conciergerie qui filtre les visiteurs.

Comme d'autres ordres religieux, les cordeliers accroissent leurs revenus bien maigres grâce aux locations de trois maisons. En 1774 ils se proposent même de s'agrandir sur la place de Sainte-Colombe.

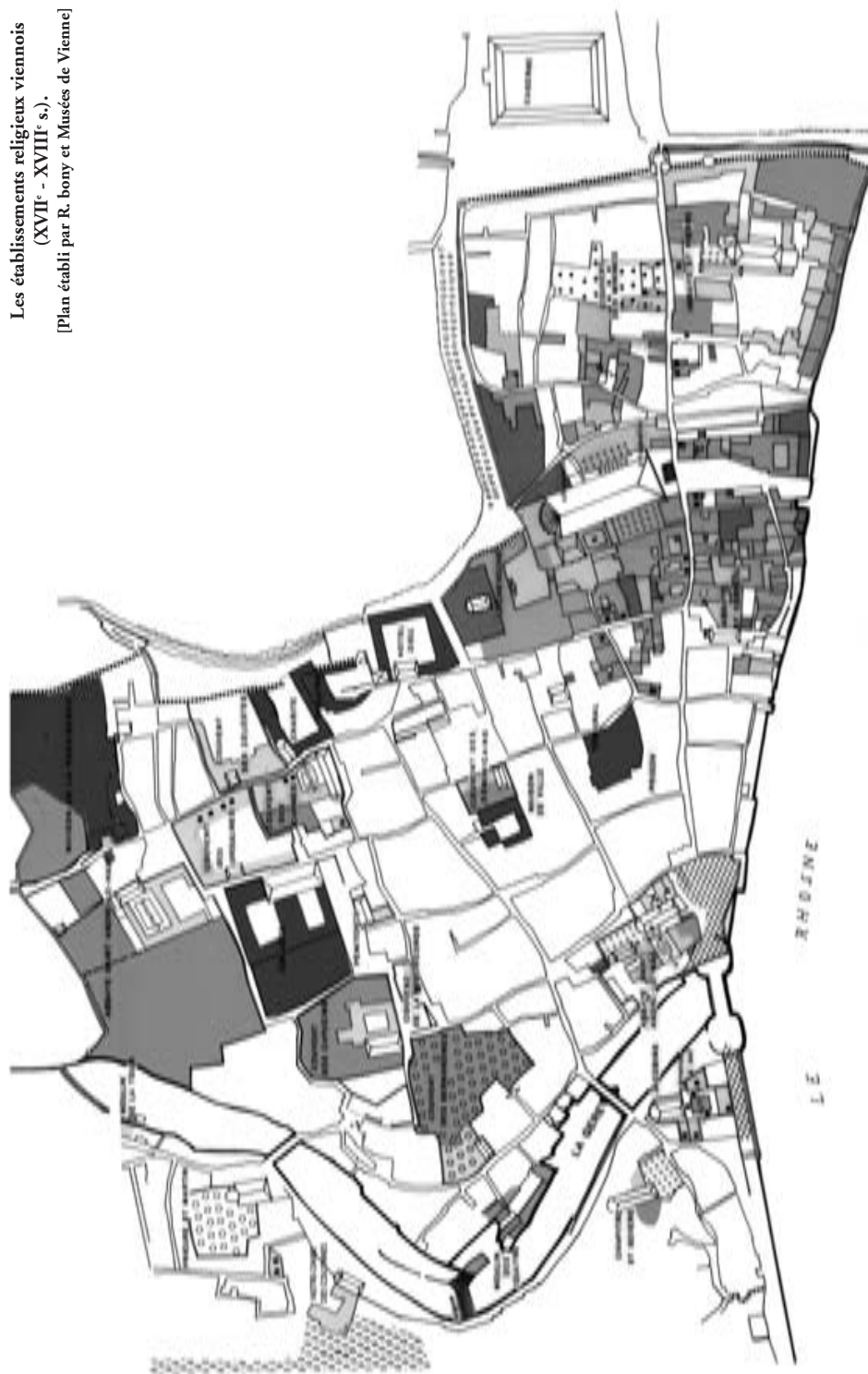
II - Les transformations dans les établissements religieux

1. Les vieux établissements

Ils changent de visage au XVII^e siècle : ainsi l'abbaye de Saint-André-le-Haut vers 1622, le couvent des carmes en 1626, le couvent des cordeliers en 1663, la commanderie des antonins en 1684. Les Dames du prieuré de Notre-Dame à Sainte-Colombe, vers 1630, consolident leurs bâtiments, mais sans une

Les établissements religieux viennois (XVII^e - XVIII^e s.).

[Plan établi par R. bony et Musées de Vienne]





Au premier plan le village de Sainte-Colombe avec le couvent des franciscains (à gauche) et l'abbaye bénédictine (à droite).

reconstruction complète. Les jacobins réparent aussi leurs bâtiments délabrés. Faut-il voir dans ces rénovations une conséquence lointaine du concile de Trente ? Cela paraît exagéré ; certes les Dames de Saint-André-le-Haut ou de Notre-Dame de Sainte-Colombe décident de se plier à la règle bénédictine, mais cette volonté apparaît après la construction des bâtiments. La raison essentielle en est plus simple : c'est la conséquence des destructions qui sont à imputer au passage des huguenots en 1562 et 1567. Pour les cordeliers les conflits de la Ligue aggravent encore davantage une situation déjà chancelante.

Ne cherchons donc pas de projets grandioses : ce sont des reconstructions utiles ; seule la commanderie des antonins propose un ensemble magnifique.

2. Les nouveaux établissements religieux arrivés au XVII^e siècle

Les nouveaux établissements regardent avec envie les établissements plus anciens qui ont fait peau neuve. Pendant tout le XVII^e siècle, leur préoccupation majeure concerne la constitution d'un enclos assez vaste, car, à l'origine, leur installation est modeste et se fait à partir d'une ou deux maisons. Ainsi les bernardines aménagent deux maisons achetées au sieur de Sèvres ; les annonciades (dites aussi célestes) s'installent dans une maison dite des Pelletiaires, les minimes achètent la maison des Poissieux, les ursulines bénéficient d'une donation intéressante. Il est évident que ces maisons sont trop petites pour loger toute la communauté. On constate donc un grignotage constant, patient, irréversible autour du noyau central initial. Comment construire un véritable couvent lorsque l'enclos n'est pas stabilisé et trop petit ? Comment trouver l'argent nécessaire, lorsqu'il faut déboursier pour l'acquisition de nouvelles maisons ou des domaines fonciers pour permettre la survie de la communauté. L'existence de bien de ces établissements est précaire au XVII^e voire au XVIII^e siècle.

Églises ou chapelles

Malgré ces difficultés qui n'épargnent personne chacun économise ; ainsi les religieuses de Notre-Dame-des-Colonnes patientent plusieurs décennies ; dans une lettre aux consuls, en 1627, elles avouent avoir « *jeté les fondements d'une église devant leur maison* » mais c'est un gouffre financier insupportable à cause « *du malheur des temps* » ou faute de moyens, aussi les travaux sont suspendus, pour être repris quelque années plus tard. Le toisage², c'est-à-dire la vérification des travaux, y est effectué par Pierre Rivoire, maçon, le 8 juin 1634 ; il nous renseigne peu, mais un plan général de Vienne du XVIII^e siècle, montre une église à une nef unique, avec un chevet à trois pans, église qui déborde sur la place du Charnevoz ne s'adossant à l'abbaye que du côté nord.



On aperçoit à gauche le portail du couvent de Notre-Dame-des-Colonnes ainsi que l'église.
[D'après une peinture de P. Schnyder, Hôtel de Ville - 1781]

Un des premiers soins des bernardines est de bâtir une église dans laquelle elles seront enterrées ; son existence est connue indirectement lors d'une vente le 7 juillet 1652.

Comme les bernardines, les annonciades se font enterrer dans leur église ; dès 1654 elles obtiennent du roi quelques privilèges pour pouvoir en édifier une, mais elles attendent jusqu'en 1728 pour s'offrir un beau bâtiment : la nouvelle demeure de Dieu aura 12 toises de large et 27 de long, elle est plus grande que la précédente et l'édifice empiète sur une maison qui sera démolie « *le plan a la forme d'une tortue aux quatre angles courbes de laquelle sera posée une porte en menuiserie à chambranle et corniche au dessus, sur chacune des dites portes sera une*

2 - A.D.I. (Archives Départementales de l'Isère), 11 H 14.

niche pour y placer les quatre évangélistes ou quelque statues », le chœur sera placé comme auparavant « dans cette église il sera fait une cave autant grande que lez passage pour enterrer les religieuses (c'est en fait une crypte) ; sur le chœur et appartements voisins sera fait trois chambres, un escalier sera élevé dans le noviciat par lequel on communiquera dans le chœur, côté du matin » ; l'ensemble est estimé à 8000 livres avec les plans, dessins, et devis ; les matériaux de démolition appartiennent à l'entrepreneur. L'expertise se fait le 26 avril 1729 : la rue étant fort étroite, le recul de la nouvelle façade est exigé : il sera de trois pieds et non de deux si les religieuses désirent poser un perron au devant de la porte ; la rue est maintenant plus large (dix pieds et demi). Le 4 juillet suivant, un nouveau procès-verbal d'alignement prescrit que le mur de face de la sacristie devra reculer de deux pieds pour être au même niveau que celui de l'église ; les travaux sont rapides et le toisage final s'effectue en 1730. L'église aura coûté finalement 9920 livres, somme réduite à 9000 livres.



Dans le jardin des visitandines de Sainte-Colombe :
le puits et le bâtiment de la chapelle.

[Photo R. Lauxerois]

Les visitandines, de l'autre côté du Rhône, auraient aimé suivre l'exemple des annonciades. Leur première intention est d'élever une chapelle simple ; dans leur esprit, elle doit disparaître quelques années plus tard et laisser place à un bâtiment digne de ce nom. La réalité va être bien différente et leurs vœux ne seront jamais exaucés : en effet les religieuses ont placé leurs économies dans la compa-

gnie financière du banquier Law qui fait banqueroute sous la Régence et les prive de sommes importantes mais elles n'abandonnent pas leur projet et en 1785 elles acquièrent une maison, celle de Marie Bernard, en vue d'agrandir leur église « *qu'elles se proposent de faire faire* » ; cette maison est mise en location et le bail précise qu'il peut être résilié à tout moment s'il y a reconstruction de l'église. La Révolution survient sans qu'il y ait le moindre début des travaux et la vieille chapelle déborde toujours sur le jardin de l'ancien couvent ; le bâtiment rectangulaire reste un excellent exemple de l'église conventuelle bâtie avec peu de moyen, construit en pierre de taille en mollasse ; la lumière entre par trois hautes baies percées dans le chevet plat, avec un toit à deux pans.

La chapelle des augustins réformés doit ressembler à cette construction assez rudimentaire ; leur église, au centre du couvent, comprend un grand autel et deux chapelles latérales, une balustrade en fer à cheval est signalée à côté de la sacristie ; l'accès à la tribune peut se faire du premier étage du couvent ; sa construction suit de peu la donation de la famille de La Baume de Suze³.

3 - A.D.I., 1 H 221.

Les minimes patientent pendant quarante cinq ans, avant de penser à une véritable chapelle. Un devis est établi le 24 janvier 1682 et en 1685 le prix est passé entre le révérend père Micollier, provincial à Lyon, et Jean Guillard dit La Fontaine, tailleur de pierre à Saint-Romain-au-Mont-d'Or ; il commande aussi des vitraux pour les baies⁴. L'église est au sud du couvent ; elle « *prend jour par quatre fenêtres, deux au couchant sur la grande rue, deux au mattin sur le petit jardin* » ; elle est à nef unique avec une tribune côté rue ; « *l'église, la sacristie sont le tout plafonné lambrissé et vouté* »⁵.

Or certaines maisons de religieux n'ont pas toujours assez d'argent ; aussi les sœurs de la Miséricorde aménagent une des cinq pièces du premier étage en chapelle. Les hospitaliers de Saint Joseph bénéficient de l'aide en 1696 de noble Claude de Revol, chanoine capiscol de Saint-Pierre, qui fait un don de 2000 livres et qui sert autant à l'église qu'aux ornements (vases sacrés) et autres objets de la vie quotidienne⁶.

Les locaux d'habitation des religieux

Si ce n'est pas sans peine que les religieux construisent leurs églises, leurs demeures, elles, se présentent sous une forme d'agrégal disparate de maisons. Encore la chance leur sourit-elle lorsque la vente englobe une maison complète, car il arrive que la vente ne concerne qu'une partie de maison. Les malheureuses annonciades (ou sœurs célestes) en font la triste expérience ; elles ont acheté en 1689 la maison Deperdu mais un parefeuille en sapin sépare cette maison de la voisine ; or jusqu'en 1622 cette maison ne formait qu'une seule demeure avant que les deux héritiers Deperdu se la partagent et élèvent une cloison lorsqu'un acquéreur se présenta douze ans plus tard ; cette séparation médiocre ne le dérangerait pas mais les sœurs célestes, plus craintives, et désirant protéger leur intimité, somment leur nouveau voisin d'édifier à frais commun un mur honnête et solide ; mais le couple tarde à satisfaire cette exigence et les annonciades se tournent alors vers le vibailly qui s'empresse de répondre positivement : le couple doit partager les dépenses pour le mur mitoyen afin de clore le jardin. Regarder dans leur enclos est bien sûr une chose impensable ; aussi des précautions sont prises afin de protéger cette intimité. La convention signée le 4 juillet 1667, entre les célestes et le couple Rivoire-Deperdu, prévoit « *qu'il doit boucher la croisée de leur maison qui regarde dans la maison des Dames religieuses du côté du couchant ensemble les deux fenêtres qui sont du même côté du grenier de ladite chambre* » ; de leur côté les annonciades doivent ôter « *à leur frais ladite croisée de pierre de taille comme aussi les bois qui sont auxdits et devront le tout boucher à chaux garnie par bonne massonerie plain* » ; elles paient le larmier double (deux petites fenêtres) en pierre de taille de la chambre de ce couple. Les travaux ne durent que huit jours et s'élè-

4 - A.D.I., 8 H 71.

5 - A.N. Q 2.75.

6 - B.M.G.R. (Bibliothèque Municipale de Grenoble), 8372, fol. 57 ; A.B.M.V. (Bibliothèque Municipale de Vienne), BB 168, fol. 8.

vent à 22 livres ; elles se réservent aussi « *le droit de faire élever la muraille (la clôture) du costé du soir de la hauteur que bon leur semblera*⁷ ».

Les bernardines cherchent aussi à préserver leur intimité à l'abri des regards des laïcs ; à plusieurs reprises elles sont en conflit avec leurs voisins qui refusent de payer la moitié des frais et n'hésitent pas à porter une affaire devant la justice, même pour un mur de clôture. Ainsi en 1751 elles réclament à leur voisin sa contribution « *pour un mur de clôture de jardin jusqu'à la hauteur de 10 pieds environ, ce qui se pratique dans la province en fait de mur mitoyen*⁸ ».

Si boucher, fermer, ouvrir quelques fenêtres constituent les premiers travaux indispensables, il y a des travaux plus importants : les bénédictines de Notre-Dame-des-Colonnes paient, en 1610, 150 livres et trois charges de 23 bichérées de seigle à François Rivoyre et Benoit Morel pour reconstruire une galerie, faire un réfectoire voûté, une demi-croisée (une fenêtre), un escalier aux marches carrees, la muraille le long du rocher et un portail copié sur celui qui fut bâti par Monsieur d'Aiguebelle⁹. Puis en 1624 elles demandent permission aux consuls de continuer leurs travaux car « *elles sont si à l'étroit dans leur maison* ». L'incendie de 1676 est catastrophique car les dégâts sont estimés à 1000 livres, les réparations sont obligatoires et il faut faire appel à nouveau à Rivoyre ; et les travaux effectués s'élèvent à 392 livres. Au XVIII^e siècle, d'autres travaux sont effectués ; une convention du 20 juillet 1719 lie l'architecte Billion aux sœurs : il construit un bâtiment dans le jardin dit de Vincenne pour 1000 livres et effectue d'autres réparations.

Une visite au couvent des minimes prouve combien la reconstruction est jugée inutile ; lorsque les consuls donnent un alignement aux nouveaux bâtiments qu'on se propose d'élever en 1685, on pourrait croire à une réédification ; mais l'expertise de 1790 a le mérite de montrer qu'on a réutilisé des murs existants : ainsi la cuisine s'éclaire par deux fenêtres à l'antique, c'est-à-dire des fenêtres à meneaux, comme le réfectoire. Dans cette même cuisine est installée une cheminée à l'antique, ultimes vestiges de la maison des Poisieux où Chorier voyait, au milieu du XVII^e siècle, les armes de cette famille à plusieurs endroits ; la conservation d'une partie de cette maison explique l'aménagement complexe et les deux cours séparées par une écurie. Les petites maisons achetées ont fait place à un bâtiment neuf avec « *deux rampes d'escaliers en pierre bien élevée* » ; à l'étage on compte douze cellules dont quatre chauffées ; ces cellules donnent sur un corridor qui aboutit à la tribune de l'église ; au-dessus du tinallier (le cellier) il y a encore trois autres cellules.

À Sainte-Colombe, les visitandines élèvent une petite galerie à l'est de leur jardin ; elles font creuser un puits dans ce même jardin près de l'église : il sera ainsi possible de puiser l'eau sans sortir de la cuisine, grâce à une petite fenêtre ouvrant sur la margelle.

7 - A.D.I., 13 H 19.

8 - A.D.I., 15 H 156.

9 - A.D.I., 11 H 14.

Un autre exemple à Vienne prouve l'embarras financier des hospitaliers de Saint-Joseph. La maison de Gruffy, rue de Pipet, conserve un beau portail, mais l'agencement et le rôle des pièces sont bouleversés. Les sœurs la réaménagent complètement au rez-de-chaussée ; seul l'un des deux parloirs est chauffé ; à côté, un office sert de « farinière » (réserve de farine), voisine de la cuisine flanquée d'un lavoir. Il y a deux réfectoires, l'un réservé aux pensionnaires, l'autre aux religieuses. Une grande salle est occupée par l'église. Au premier étage, les salles sont nombreuses : antichambre, lingerie, chambre d'assemblée, trois chambres chauffées ; le pensionnat se compose de trois pièces auxquelles s'ajoutent une salle de travail, un dortoir, des latrines. Le second étage comprend douze chambres et l'infirmerie ; les greniers sont bien utiles pour l'étendage du linge. Une galerie relie ce bâtiment à la maison, rue du Cirque, dont une des pièces du rez-de-chaussée sert de classe d'école.

N'y eut-il donc aucun couvent, installé au XVII^e siècle, entièrement reconstruit ? Les augustins réformés disposent d'un édifice neuf avec les pièces utilitaires au premier niveau et un passage vers le jardin. L'emplacement de l'escalier à quatre rampes (volées) de 43 marches de pierre est mal localisé. Le premier étage se compose de huit chambres dont six donnent sur le jardin ; le second étage, sept chambres séparées par un couloir central ; onze de ces chambres possèdent une cheminée et l'une est lambrissée ; les 4 000 livres de donation ont vraisemblablement aidé à la réédification de ce couvent.

Les annonciades vont aussi réduire leur reconstruction complète ; une fois toute les parcelles achetées, l'incendie de 1780 les y oblige ; le devis s'élève à 24.000 livres elles l'acceptent, le 5 mars 1781 ; devis, coupes, plan, élévation ont été faits par Jean-Jacques Bruyas, fils d'architecte, élève de l'Académie royale d'architecture. Le bâtiment s'accôle à l'église, il sera le double et sera élevé du côté de la rue de quatre étages et les greniers, et du côté du jardin de trois et les greniers de même, sur lesquels greniers seront les combles placés de niveau. Le vestibule qui donnera la principale entrée du côté de la rue se prolongera par un escalier à double rampe qui occupera dans sa hauteur deux étages ; cette dénivellation s'explique par le terrain en pente. Côté du jardin il sera fait des portiques formant un corridor (8 pieds de large) donnant communication au couvent et aux deux pavillons en avant-corps dans lesquels est le chœur de l'église ; ces portiques sont surmontés d'une terrasse¹⁰.

Ce bâtiment ressemble à celui que les visitandines élèvent à Sainte-Colombe : à l'arrière de leur couvent, deux pavillons en saillie enserrant le bâtiment central ; ils abritent deux escaliers identiques ; au rez-de-chaussée s'étend une grande salle voûtée nommée de nos jours salle Sainte-Marie ; l'impécuniosité des sœurs les empêche de terminer cet ouvrage et au moment de la Révolution seul le gros œuvre est achevé ; cette vaste bâtisse devait simplifier l'accueil des pensionnaires.

10 - A.D.I., 13 H 9.



**Le bâtiment du séminaire des oratoriens,
d'après un détail d'une lithographie d'Asselineau (vers 1860).**

Une autre demeure doit recevoir des pensionnaires ; c'est le séminaire diocésain tenu par les oratoriens. Lors d'une assemblée du diocèse du 28 mai 1682 on convient d'un accord qui lie les prix-facteurs de l'ouvrage et l'archevêque ; les entrepreneurs sont nombreux ; Antoine Rivoire et François Dufour sont désignés comme architectes. Le 20 janvier 1700 il reste encore à rembourser 4 000 livres¹¹. Les travaux semblent terminés à cette date, car tous les architectes ne sont pas présents à la signature de cet acte. La pose de la première pierre est l'occasion d'une festivité présidée par l'archevêque Henri de Villars ; le 28 août 1682 il consacre cette maison de Dieu sous l'invocation de saint Mamert¹² ; le bâtiment est bien connu, car il servira plus tard, au XIX^e siècle, à la cavalerie militaire et sera utilisé jusqu'au XX^e siècle. Quant à l'agencement intérieur il est connu par un plan levé à la fin du XVIII^e siècle : le long corps central est appuyé à ses deux extrémités par des pavillons d'angle. Le grand bâtiment du séminaire est composé au rez de chaussée d'une cave, d'un office composé de deux pièces, d'une cuisine, d'une autre pièce à côté servant de salon en été, de trois petites pièces au-dessus formant entresol, d'une grande pièce servant de réfectoire, d'une pièce à l'arrière

11 - A.D.I., 2 G 43.

12 - Mermet, *Histoire de Vienne*, t. II, p. 145.

servant de classe, d'une autre grande salle côté du grand escalier, d'une pièce servant de sacristie et d'une grande salle au couchant servant d'église ; il y a en entrant un grand corridor qui longe toutes ces pièces ; on monte dudit corridor au premier étage par un bel escalier en pierre de taille avec des rampes en fer ; il y a en haut une grande porte et grillage en fer très bien ouvragé. Le premier étage est composé de vingt-quatre chambres distribuées par un corridor central ; treize ont une cheminée ; le second étage est composé par douze chambres, dont quatre possèdent des cheminées, distribuées de même par un corridor ; au-dessus sont les galetas. De l'autre côté de la cour se voit une autre bâtisse d'une certaine importance avec cave, bucher, cellier et un étage d'habitation : « *salon de deux chambres, deux grands cabinets, une petite chambre, une cuisine et deux petites pièces et un vestibule ; le grenier fut jadis habité car quatre pièces sont carrelées et trois d'entre elles lambrisées*¹³ ».

Si tous ou presque n'hésitent pas à édifier une église souvent rudimentaire, les religieux ne prévoient pas une transformation de leur habitat ; quelques modifications, quelques améliorations suffisent aux bernardines à Cuvrière, aux bénédictines de Notre-Dame-des-Colonnes, aux hospitalières de Saint-Joseph, aux visitandines. Les minimes préservent une partie de leur maison de Poisieux. Les annonciades surprennent : elles reconstruisent leur église en 1728 et leur couvent en 1781, les visitandines vont quant à elles échouer dans leur tentative.

L'agencement des bâtiments diffère suivant les besoins : pièces communes et cellules pour les hommes ; parloir double, réfectoire, école pour les hospitalières de Saint-Joseph à cause des pensionnaires ; salle de classe pour d'autres. Seuls les établissements religieux médiévaux jugent la nécessité d'un cloître ; cette construction est pour les autres trop coûteuse et superflue.

III - La mutation du paysage urbain

Insensiblement le paysage viennois mue ; les vieux établissements religieux retrouvent une nouvelle physionomie et les nouveaux couvents peinent à changer d'aspect, restreignant quelquefois leurs projets à des réaménagements internes. Le visiteur de 1600 considérerait certainement que la Vienne religieuse de 1789 se serait beaucoup embellie. Ce visage religieux, péniblement mis en place, est balayé par la tourmente révolutionnaire lorsque l'Assemblée constituante décide en 1789 la vente des biens du clergé afin de renflouer le déficit de l'État.

Au dernier trimestre de 1790, les experts, par groupe de deux, vont d'une propriété à une autre, évitant les couvents que les religieux ne veulent pas quitter. Si les hommes s'enfuient à l'exception des capucins, les femmes disent haut et fort leur volonté de continuer la vie commune de leurs couvents qui seront expertisés plus tard. Certains couvents ne sont pas mis en vente : ainsi le couvent des augustins réformés est démoli en 1802 afin de désenclaver la mairie et de

13 - A.N., Q 2. 75

l'ouvrir sur la place de l'hôtel de Ville. La maison de Saint-Joseph accueille des prisonniers jugés anti-révolutionnaires. Dès 1793 l'abbaye de Saint-André-le-Haut devient un hôpital pour les soldats blessés au siège sanglant de Lyon et sera vendue en 1799.

La disparition de ces couvents est d'autant plus aisée qu'ils étaient constitués d'un agglomérat de maisons (bernardines à Cuvrière, ursulines, visitandines). Les couvents modernes semblent voués à la démolition (augustins réformés, annonciades, minimes, bernardines, bénédictines de Notre-Dame-des-Colonnes), et, sans les archives, leur souvenir se serait souvent évanoui. Les maisons canoniales suivent deux chemins : celles de Saint-Maurice sont conservées dans leur majorité près de la cathédrale, celles de Saint-Pierre ont toutes disparu à l'exception de la maison abbatiale. L'abbaye de Saint-André-le-Haut a mieux résisté et se reconnaît encore aujourd'hui malgré les adjonctions et le surhaussement de certaines ailes. Le couvent des carmes a vu son cloître démantelé, le couvent des cordeliers a été agrandi et l'Institution Robin en conserve le cloître et l'ancien bâtiment des visitandines. La commanderie des antonins se dresse toujours sur le quai Pajot.

Informations

■ En préparation, un ouvrage d'art

À paraître : 4^e trimestre 2010

« *Édouard Chapotat. 1914-1971 - Peintre et céramiste rhodanien* »
par Christian Chapotat

Format 21 x 28 cm, 240 pages, couverture toilée sous jaquette.

Souscription au prix de 40 euros l'exemplaire.

Pour commander cet ouvrage, envoyez votre commande avec vos nom, prénom et adresse complète accompagnée du règlement à l'ordre de : Color Gang Édition - 28, rue Jean Ligonnet - 69700 Givors.

Pour tout renseignement :

Tél. : 04 72 24 09 69 - E.mail : color.gang@wanadoo.fr

■ Exposition, à voir

Du 2 juin au 13 juillet 2010 : "Lyon - Juin 40".

Exposition sur Lyon et sa région en mai-juin 1940, organisée par le musée d'histoire militaire de Lyon et sa région, au Musée de la Résistance et de la Déportation, Salle Edmond Locard, 14 avenue Berthelot, Lyon 7^e (du lundi au samedi de 14h à 19h).

■ Voyage en Allemagne (Saxe, Bavière)

Du 6 au 12 septembre 2010. Il reste quelques places. S'adresser à Annick Seguin 04 74 85 27 89. Pour la présentation du programme, la remise de documents et le versement du solde : réunion le lundi 28 juin à 14h30 au local des Amis de Vienne.



ATTENTION !

TOUTES LES COTISATIONS ET ABONNEMENT
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER

Le règlement de la cotisation et/ou de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur). Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître. Dès aujourd'hui, envoyez votre règlement.

MERCI

FICHE DE COTISATION ANNUELLE ET D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM :

Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

.....

Code postal : Ville :

TARIFS POUR 2010

Adhésion annuelle (5 €) + abonnement (25 €)* = **30 €** ☐

*donnant droit à la livraison du bulletin trimestriel

Adhésion membre bienfaiteur **35 €** ☐

Adhésion annuelle individuelle (sans abonnement au bulletin) **5 €** ☐

Abonnement annuel au bulletin **25 €** ☐

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : **"Amis de Vienne"**
3-5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

À découper selon le pointillé

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N^{os} 23 et 24. - Années 1927 et 1928

SOMMAIRE

	Pages
Assemblée générale de 1927	5
Assemblée générale de 1928	27
Vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la Société	29
Comment fut fondée la Société des Amis de Vienne, par M. Angéniol	47
Vienne il y a cent ans, par M. Maurice Faure	53
Usages du Mistral des Comtes de Vienne, par M. Clau- de Girard	73
Chronique Viennoise	95
Nécrologie	99
Bibliographie	101
Liste des Membres	105

VIENNE

MARTIN & TERNET. IMPRIMEURS

14, Quai Jean-Jaurès

1929